

car mon fils aîné Claude en a vingt-huit et deux mois. Je ne suis pas fort sur les dates, mais il faudrait que je fusse plus sot que mes navettes pour ne pas me souvenir de l'âge de mon fils, moi qui ai tenu ses papiers encore ce matin. Oui, c'est bien cela, vingt-sept ans, sept ans de plus tout juste que votre cousine, M^{lle} Louise. Vous souvenez-vous du temps où vous couriez avec elle dans le pré des Ormoyes et dans le jardin des Grandières ? il me semble encore vous voir tous les deux près du pavillon qui regarde la Saône, et où vos mères travaillaient pendant que vous étiez occupé à jouer avec elle. Oh ! les deux jolis enfants ! allez, vous ferez tout de même un beau couple.

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites là, dit Frédéric avec humeur. Que fait à mon âge l'âge de ma cousine et celui de votre fils ?

— L'âge de mon fils ! mais je m'appelle le père Fontaine !

— Je le sais, j'ai entendu prononcer votre nom à la gare. Eh bien après ?

— Après, dit le vieillard d'un ton où la surprise se nuancait de tristesse. Après ! répéta-t-il d'une voix un peu tremblante. Après, rien ! dit-il enfin avec un soupir.

Frédéric n'insista pas ; l'allusion que le vieillard venait de faire à son mariage projeté avec sa cousine l'avait tellement choqué qu'il ne chercha pas à s'expliquer la cause du douloureux silence observé par le père Fontaine. Ils continuèrent cependant à marcher côte-à-côte, le paysan, malgré la froideur avec laquelle il était souffert, réglant toujours sa démarche sur celle du jeune homme, et celui-ci à son tour, n'osant, malgré sa morgue intérieure, hâter le pas de manière à laisser en arrière ce hardi et familier personnage. Ce silence dura jusqu'au moment où ils atteignirent les premières maisons du village ; mais comme les fâcheuses impressions s'affaiblissent bientôt dans les âmes bienveillantes pour lesquelles